

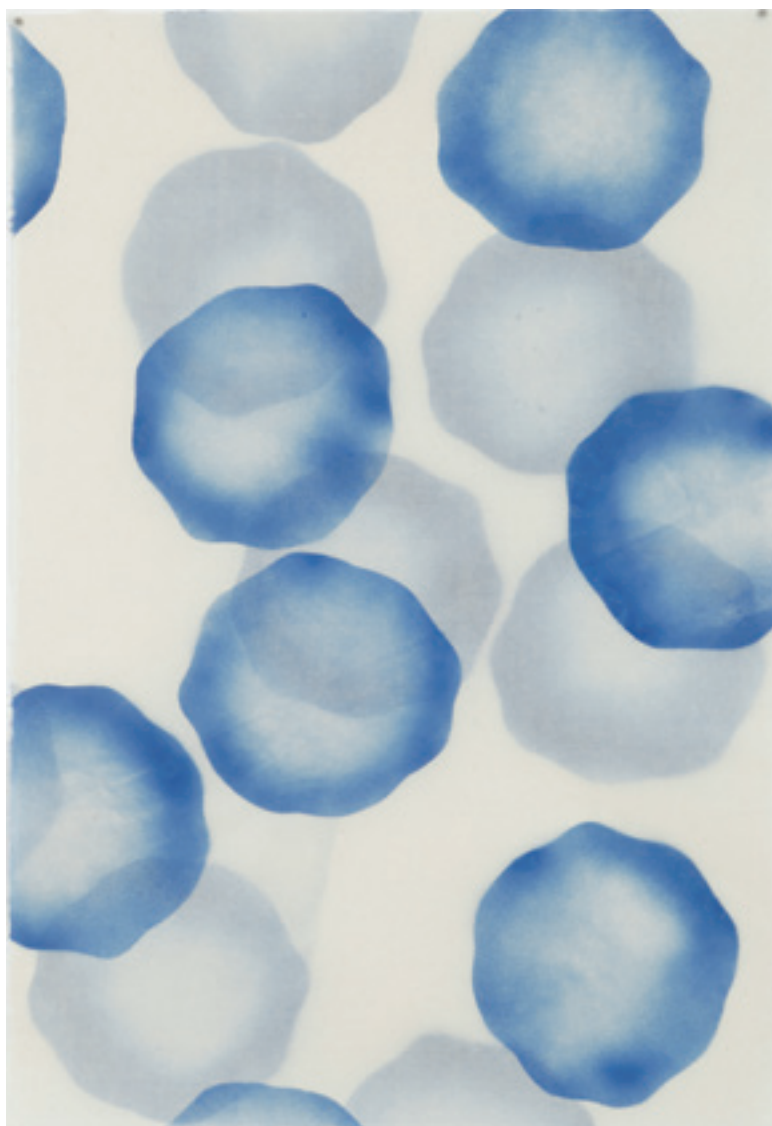
Frédéric Bouffandeau, peindre (par) une forme

ENTRETIEN AVEC TOM LAURENT

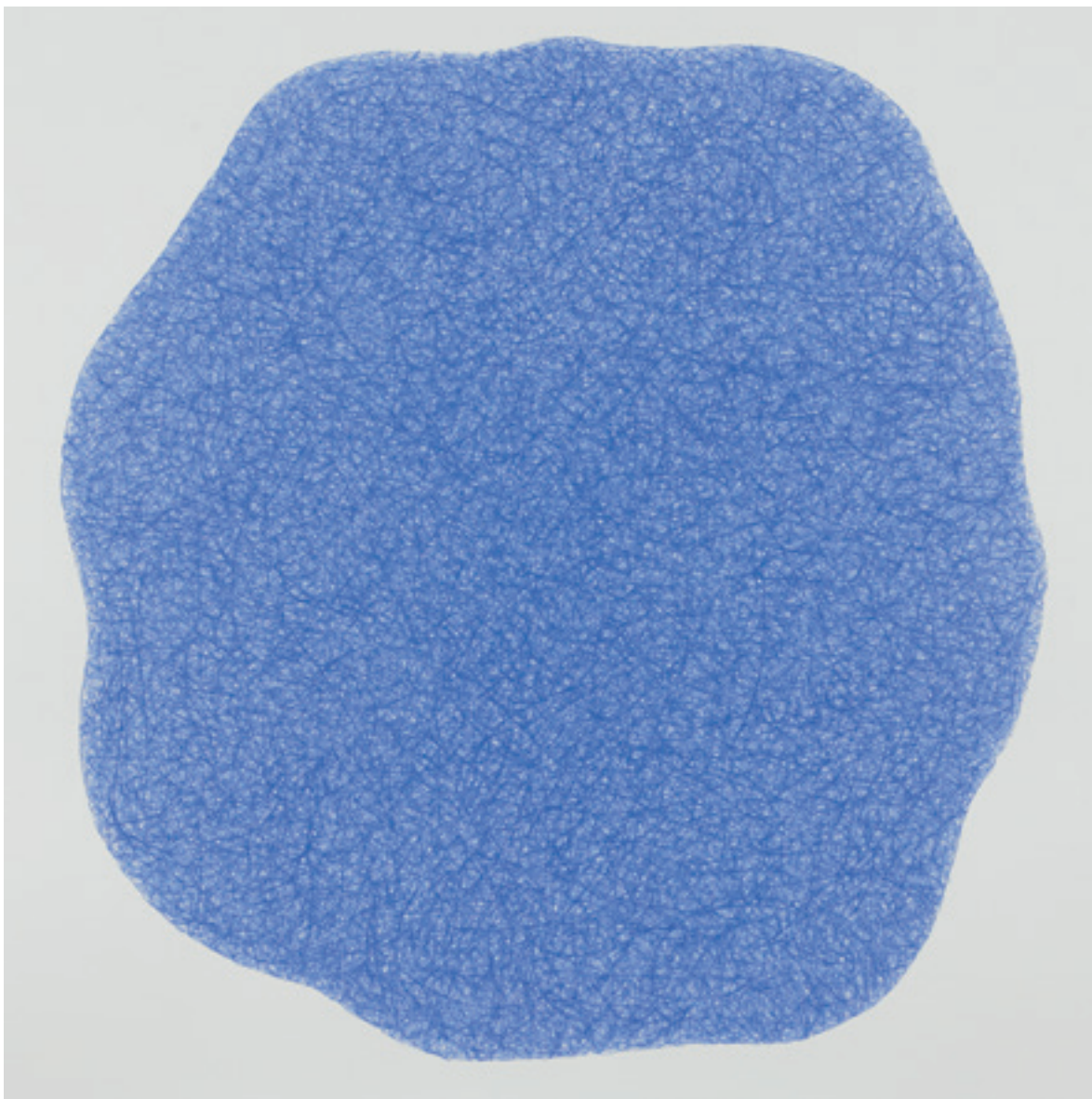
Œuvrant avec une forme unique – avec, c’est-à-dire autour et tout contre – Frédéric Bouffandeau explore l’éventail de ses possibles par le biais de superpositions et transferts ou encore changements d’échelle et réflexions. La matrice qu’il a pu créer l’oriente donc, à la manière d’un étalon, dans une rencontre toute architectonique avec l’espace.

Tom Laurent | Votre travail prend appui sur une forme unique, qui peut être distribuée, redoublée, réservée, emplie ou cernée, sur de multiples supports. Comment envisagez-vous cette forme – la nommez-vous ? Est-elle de l’ordre du prélude, de la contrainte ?

Frédéric Bouffandeau | Je ne lui donne pas spécialement de nom, même si certains le font, comme Didier Larnac en 2001, qui a pu parler d’« aérole » dans le premier texte réellement écrit sur mon travail. Pour moi, c’est plus un partenaire de travail que je retrouve chaque jour à l’atelier. Je démarre en dehors de toute page blanche : cette forme est toujours là, depuis une vingtaine d’années. Au début, je travaillais surtout avec son contour, au trait, avec la découpe et la superposition tout en étant attentif à conserver la matrice, car celle-ci est pleine, qu’elle soit en bois, en plastique ou autre. Puis est venu le pochoir, comme un négatif, amenant une forme en creux. Le travail s’est étoffé par nécessité, notamment en son intérieur, de façon concentrique, en butée sur cette forme, et plus récemment avec la couleur. Mais ces « passages » ne sont pas prémédités. Je ne travaille qu’en série et avec plusieurs médiums : crayon, acrylique, volume, néon... Bien souvent, je laisse une série en suspens avant d’en épuiser les possibles pour en entamer une autre, et dans ce va-et-vient, chacune des séries se nourrit des autres. Les différents médiums que j’utilise se déploient dans le temps comme un tout, et font corps.



Sans titre, 2015, acrylique sur double papier thaïlandais, 96 x 66 cm. Courtesy de l’artiste et galerie Djeziri-Bonn, Paris.



Sans titre. 2015, crayon de couleur sur papier, 152 x 150 cm.

On pourrait songer que vous vous servez de cette forme comme certains se servent du trait, mais le trait appelle le dessin, au fait de tracer une ligne reliant deux points... Cherchez-vous à travailler en-deçà du dessin, du geste, du fait d'utiliser une forme préalable ?

La matrice est déjà dessin mais n'est pas géométrique, ce n'est pas un rond, pas un carré... Sa souplesse, voire son caractère mou, pourrait être rapprochée d'une cellule organique ou animale, ou par exemple d'une fleur. Cette forme n'est pas neutre et apparaît comme une forte contrainte, que l'on pourrait utiliser sans moi. Cela rejoint les propos de Warhol sur la sérigraphie, où il affirmait que n'importe qui pourrait faire

son propre travail. Ce n'est pas tant le geste de l'artiste qui m'intéresse que la peinture ou le dessin, et leur autonomie. Pour revenir à la question, il n'y a donc pas de point pour moi : la forme étant proche du circulaire, la seule ligne droite qui apparaît dans mon travail est celle du bord du papier. Que ce soit pour un dessin ou un volume, je ne travaille finalement qu'à partir du papier, dont le format raisin est standard, et de ma forme. À l'atelier, il y a beaucoup de papier et très peu d'outils... C'est important, car je considère que plus je suis contraint et moins j'ai d'outils, plus le travail peut être inventif, en cherchant à se recréer.

Entre deux. 2010, sculpture néons, 71 x 52 x 30 cm.

Concernant l'usage d'un vocabulaire pré-existant, qu'en est-il de votre relation à une histoire préalable de l'abstraction, comme celle de Support/Surface par exemple ?

J'ai eu comme professeur Jean-Pierre Pincemin, personnage très puissant qui a laissé une trace indélébile. J'ai beaucoup regardé sa peinture, tout son travail en découpe et en collage, et surtout sa sculpture faite de morceaux de peintures pliés et assemblés. Mais comme a pu le dire Blandine Chavannes, qui était directrice du musée de Nantes, mon arrière-grand-père pourrait être Matisse, mon grand-père Ellsworth Kelly, ma grand-mère Shirley Jaffe et mon père Peter Halley. À part Matisse, il n'y a que des Américains... C'est cet art qui m'a le plus nourri, avec Richard Serra par exemple, pour l'espace qui préexiste dans leur travail. Notion d'espace, démesuré et ouvert chez les Américains, que je reconnais plus dans le travail graphique de Brice Marden, dont j'apprécie la dimension métaphysique, que dans celui de Gilgian Gelzer par exemple. Cette filiation-là est la mienne, plus que l'œuvre de Claude Viallat, qui pourtant utilise également une forme matricielle. Quant à la

prise en compte de l'espace, j'ai eu l'occasion d'investir une salle de recueillement multi-confessionnelle à l'hôpital d'Angers et je me suis senti très à l'aise, notamment dans la possibilité d'une absorption du visiteur dans la peinture. J'y ai réalisé un triptyque en U, permettant de se retrouver au milieu de la peinture. Ce questionnement spatial rejoint mon travail sur maquette, en volume donc, celui de la couleur suspendue avec des mobiles, et de la lumière avec les néons, dans leur dimension enveloppante. ■

Frédéric Bouffandeau est né en 1970 à Saint-Barthélémy. Il vit et travaille à Angers. Représenté par la galerie Djeziri-Bonn, Paris.

EXPOSITIONS À VENIR

- / Jusqu'au 13 février 2016 *Dessins et petits formats*
Galerie Djeziri-Bonn, Paris
 - / Mars-Avril 2016 Art Paris Art Fair, Paris –
stand galerie Éric Linard Éditions
 - / 2016 Galerie Éric Linard Éditions, La Garde-Adhémar
 - / 2017 CAUE Carcassonne
-

